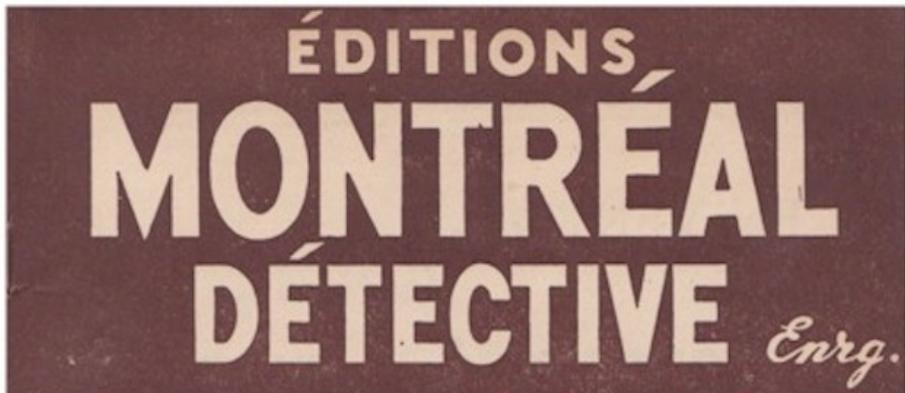


HERCULE VALJEAN

David et Goliath



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-048

David et Goliath

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 699 : version 1.0

David et Goliath

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

I

Le cadavre fut trouvé à huit heures le matin.

Il avait dû flotter au moins trois jours sur l'eau du fleuve, si l'on pouvait en juger par son état.

Mais le vent et la vague l'avaient rejeté sur la rive.

Et lorsque le petit garçon qui le trouva courut, un poste de police le plus rapproché, en criant qu'il avait découvert un homme mort, le policier de garde était loin de se douter que débutait là un drame sanglant, accompli par un criminel infâme, d'une démoniaque cruauté.

Le cadavre était celui d'une homme très grand, d'une carrure puissante, âgé d'environ trente ans.

Ce Goliath avait cependant dû trouver un adversaire plus fort que lui, car il était littéralement mis en pièces.

La tête était horriblement enfoncée, le visage méconnaissable. L'assassin avait été d'une sauvagerie inouïe, et le corps entier du mort était couvert de blessures, de contusions, d'entailles.

L'homme avait été haché par un instrument contondant, qui, de prime abord, semblait être une hache.

L'escouade des homicides fut appelée.

Nul doute que cet homme n'était pas mort noyé.

Chacune des blessures à la tête l'aurait tué.

Ce fut Théo Belœil, le chef de l'escouade des homicides, qui vint faire les constatations.

Et malgré toute son expérience.

Malgré vingt ans de métier, Belœil eut un haut-le cœur en voyant ce cadavre.

Il avoua :

– Je n'ai jamais vu un homme abattu de cette façon.

Il avait vu des cadavres dépecés.

Des cadavres à la tête enfoncée.

Il avait vu nombre de meurtres sanglants.

Mais de son avis sincère :

– Ce crime dépasse, en sauvagerie, tout ce que j’ai vu de ma vie.

Et il appuya ses dires en montrant certains endroits du cadavre.

– Voyez. Non seulement l’assaillant a cherché à tuer son homme, mais il a pris un plaisir sadique à l’abattre comme une bête sauvage déchiquette une autre bête.

Belœil fit ses constatations.

L’identification fut très simple.

Un carnet de chèques avec numéro de compte et nom de compagnie, un porte-monnaie contenant des papiers personnels et d’identification.

Le cadavre était celui d’un homme d’affaires important.

Didace Poulin, de la firme Poulin & Tessier, distributeurs d’automobiles de grande marque.

Malgré son jeune âge, Didace Poulin avait

réussi à se conquérir une place enviable en représentant, au Canada, une marque de voitures de luxe, l'Hispano-Suiza, qui, on le sait, trône en Europe.

Une clientèle réduite, mais des ventes comptant, à hauts prix, avaient signifié, dès le début, un succès qui ne s'était pas démenti.

Parmi les firmes nouvelles de Métropole, celle-là avait tout de suite pris les devants, et maintenait un impressionnant chiffre d'affaires.

Or, détail curieux, la disparition de Didace Poulin avait été enregistrée deux jours auparavant.

Et pour comble de mystère, son associé Anatole Tessier, était aussi disparu.

Et voilà que Didace Poulin, affreusement mutilé, était découvert à la dérive, lavé vers la berge.

Belœil fit transporter le cadavre à la morgue.

II

Il téléphona à Benoît Augé.

– Salut, vieux. C’est Théo Belœil qui parle.

– Bonjour !... Et qu’est-ce que je puis faire pour vous ?

– Tu vas me rejoindre le Domino noir.

– Bon.

– Je crois que j’ai un problème pour lui, et je veux son aide.

– Bon.

– Je suis débordé... des petites causes, et j’ai pas beaucoup le temps de m’occuper de celle-là comme je le devrais. Dis au Domino de me téléphoner.

Il raccrocha et attendit.

Il venait de prendre le seul moyen qu’il connut de rejoindre le Domino noir, ce mystérieux

personnage dont personne ne sait le vrai nom, et qui a consacré sa vie à combattre le crime.

Le Domino noir est un jeune homme.

Il est de toute évidence qu'il est riche.

Sa vie, ses vêtements de ville, les deux ou trois voitures qu'il emploie, tout dénote la richesse.

Pour des raisons qu'il ne donne jamais, le Domino noir combat le crime.

Il met au service de la police des qualités de flair, une mathématique de déductions formidables.

Mais cependant, toujours le Domino noir préserve le mystère le plus complet.

Même Théo Belœil, chef de l'escouade des homicides, et l'homme qui a le plus souvent recours au Domino noir, ne sait pas qui est cet homme.

Il ne sait qu'une chose, pour rejoindre le Domino noir, communiquer avec lui, il faut téléphoner à Benoît Augé, journaliste au MIDI, un quotidien de Métropole.

Benoit Augé est le seul homme qui puisse, à n'importe quel moment, se mettre en communication avec le Domino noir.

Et Benoit Augé est un acolyte discret, mais discret d'une façon inouïe.

Jamais il n'a trahi le secret du Domino noir.

Jamais il ne le trahira.

C'est donc à lui que Belœil téléphona lorsqu'il eut besoin des services du Domino noir pour le mystère entourant la mort de Didace Poulin, et la disparition d'Anatole Tessier.

Et moins d'un quart d'heure plus tard, le Domino noir téléphonait à Théo Belœil.

– Bon. Je t'ai fait rejoindre par Benoit Augé.

Malgré que le Domino noir soit toujours revêtu d'un déguisement impeccable, qui fait que Théo ne l'a jamais vu sous sa vraie personnalité, les deux hommes sont des intimes.

Le Domino connaît les faiblesses de Théo.

Il sait, par exemple, que le gros policier a tendance à la paresse.

Et il sait que Théo hésitera souvent à poursuivre une piste, sans grande raison apparente.

Aussi a-t-il, entre les deux hommes, tutoiement familier.

– Benoit Augé m’a dit que tu voulais me voir ? Une cause ?

– Oui. Celle de l’assassinat de Didace Poulin.

– Il a été assassiné ?

Didace Poulin était bien connu, et le Domino ne cachait pas sa surprise.

– Assassiné, hein ? Ah, bien, ça c’est une nouvelle...

– Le cadavre a été trouvé sur la grève du fleuve.

– Ah ?

– Très mutilé. Je n’ai jamais rien vu de tel.

– Aucun doute, il a été assassiné ?

– Aucun doute. Mais ce qui complique l’affaire, du moins à première vue, c’est que son associé, Anatole Tessier, est porté disparu.

- Non !
- Absolument, mon vieux.
- Alors, écoute Belœil, je descends à ton bureau d'ici quinze minutes.

III

Dans le bureau de Belœil, le Domino noir s'installa confortablement dans un fauteuil.

Le Domino noir ?

Non.

Du moins, pas en apparence.

En apparence, un bonhomme ventru, joufflu, rougeaud, rondouillard.

Un espèce de petite boule grasse qui riait à travers des yeux tout petits.

Une merveille de déguisement.

Un déguisement comme jamais Belœil n'en avait vu de si parfait.

Sous le nom de Valérien Riopelle, le Domino noir était devenu cette espèce de petit rentier joyeux.

– Alors, Théo, raconte-moi ça !

En cinq minutes, Belœil traça, pour le Domino noir, le portrait hélas si sanglant de la mystérieuse affaire.

Il raconta comment, à huit heures du matin, on avait découvert le cadavre.

Comment celui-ci avait séjourné trois jours au moins dans l'eau.

Comme il était littéralement haché de coups.

Comment il avait les mains liées derrière le dos par une grosse corde de filasse.

Absent depuis la veille, on était sans nouvelles et on se demandait ce qui leur était arrivé.

Le Domino noir se casa les renseignements dans la tête, tout en écoutant religieusement Théo Belœil.

Quand le policier eut fini, le Domino lui demanda :

– Et l'enquête est commencée ?

Belœil esquissa une moue.

– Franchement, non ; Le cadavre a été découvert ce matin, à huit heures. Il est midi.

Même si j'avais eu le temps, ce que je n'ai pas eu, je n'aurais pas pu faire grand-chose.

– Que comptes-tu faire, enquêter toi-même ?

Belœil se gratta la tête.

– Voilà, c'est là le point. Je n'ai pas le temps, absolument pas. Je suis débordé par un tas de petite causes pressantes. Est-ce que tu pourrais t'en occuper toi-même ?

Le Domino inclina la tête.

– Certainement, à condition que tu me donnes l'autorité de le faire.

Belœil eut un large sourire de satisfaction.

– Tu l'as, l'autorité. Je te la donne. Et tu as ton insigne spécial. De plus, je vais te donner trois hommes pour t'aider. Ça marche ?

– Ça marche, dit le Domino.

Et il prit congé, se mettant immédiatement au travail. Manger pouvait attendre.

Durant que la piste était encore fraîche, autant la suivre de suite.

IV

Le Domino...

(Pardon ! Valérien Riopelle, de son nom de « guerre ».)

Le Domino donc, Valérien Riopelle si vous aimez mieux, se mit aussitôt à l'ouvrage.

Il décida que le meilleur endroit où commencer ses recherches était au bureau de la firme Poulin & Tessier.

Des bureaux imposants sur une rue pas communément associée avec le commerce de l'automobile.

Une salle de montre où régnait un luxe discret.

Des bureaux sur une mezzanine, et certainement les plus élégantes suites d'affaires jamais connues par le Domino.

Le luxe y était discret.

C'était surtout ça, la caractéristique.

Pas de rococo, et pas de fanfreluches.

Discret, sobre, riche.

Un gérant élégant, à la parole suave, accueillit le Domino.

– Valérien Riopelle, de la police ? Oui, monsieur ? Je viens au sujet de monsieur Poulin.

Le gérant eut un air triste.

– C'est une bien grande tragédie qui nous frappe. Nous ne savons vraiment pas où donner de la tête. Monsieur Poulin si horriblement assassiné, et monsieur Tessier disparu.

Le Domino mâcha le bout du cigare qui lui pendait de la lèvre.

– Comment savez-vous que monsieur Poulin a été assassiné ?

Le gérant eut un geste surpris.

– Mais parce que monsieur Belœil m'a téléphoné pour me l'apprendre.

Et il s'empressa d'ajouter, les mains à plat sur le comptoir :

– Ne cherchez pas dans ma direction, monsieur Riopelle. Je n’ai rien eu à faire avec cette tragédie. Au contraire, ma situation ici exigerait que j’ai tout fait pour l’empêcher.

Riopelle, alias le Domino, eut un sourire.

– Nous ne pouvons négliger aucun indice... Mais dites-moi, lorsque monsieur Poulin a quitté le bureau, pour la première fois, savez-vous où il allait ?

– Certainement. Il est parti avec monsieur Tessier.

– Avec Anatole Tessier ?

– Oui.

– Et où allaient-ils, tous deux ?

– Ils allaient régler la vente d’une voiture.

– Ah ??

– Un client avait commandé une Hispano-Seize... une seize cylindres, comme vous savez, et les deux patrons allaient la livrer.

– Était-ce normal qu’ils aillent ensemble ?

– Non.

– Alors pourquoi y aller tous les deux ?

– Parce qu’ils devaient, une fois la transaction terminée, assister ensemble à une assemblée de l’Association des Détaillants de l’Automobile.

– Ah, bon.

– Et comme monsieur Tessier n’avait rien à faire, il avait décidé d’accompagner monsieur Poulin, plutôt que de le rencontrer plus tard, en ville.

– Je comprends.

– Ils sont donc partis ensemble. Mais comme ils n’arrivaient pas à l’assemblée, le secrétaire a téléphoné. Plus tard, comme ils ne revenaient pas, je me suis inquiété. Mais de toutes façons, la chose n’était tout de même pas de mes affaires. Ce n’est que le lendemain que je me suis inquiété de ne pas les voir arriver. J’ai téléphoné aux familles, ils m’ont avoué que les deux hommes n’étaient pas entrés. J’ai signalé leur disparition à la police. Les familles ont fait de même.

– Et c’est tout ?

– C’est tout.

– Aucun ennemi que vous leur connaissiez ?

Le gérant eut un sourire.

– En affaires, il n’y a pas que des amis, c’est certain. Mais des ennemis prêts à tuer, et tuer de cette façon ?... non. Le Domino réfléchit un instant.

– Et le client qu’ils allaient voir ? Avez-vous son nom ?

– Certainement. Je lui ai d’ailleurs téléphoné. Ça ne répond pas.

– Ah ?

– Non.

Il se pencha, tira une boîte de cartes-classeurs, et en choisit une qu’il tendit au Domino noir.

– Voici son nom et son adresse.

Le Domino lut : Denis Laramée, 57 rue des Bouleaux, VERchères 3915.

– Et votre nom à vous, quel est-il ?

– Jules Dompierre,

– Merci. Ne quittez pas la ville sans m’avertir

aux quartiers-généraux. Je vous tiendrai au courant si nous opérons une arrestation...

Il partit pour sortir, puis, se ravisant, il demanda par-dessus son épaule :

– Vous pourriez identifier ce client, si nous en avons besoin ?

– Certainement, monsieur Riopelle.

Et le Domino sortit, s'en allant voir ce client dont le téléphone sonnait sans réponse...

V

Autant le téléphone ne répondait pas, autant la porte restait close.

À 57, rue des Bouleaux, le Domino sonna en vain.

Denis Laramée n'était pas chez lui.

Et à en juger par l'amoncellement des pintes de lait sur le perron...

Par les multiples journaux au pied de la porte.

Par un tas de lettres que le Domino voyait à travers la vitre, gisant sur le parquet du vestibule, il était parti depuis quelques jours.

– Tiens ! Tiens ! Tiens ! se dit le Domino. Les deux hommes disparaissent, l'oiseau s'envole. Le moins qu'on peut dire, c'est que ça regarde mal.

Il redescendit le perron.

Près du trottoir, une voiture de la police

attendait, contenant les trois hommes qu'avait assigné Théo Belœil au Domino noir, pour son enquête.

Le Domino monta à bord, et s'assit sur le siège d'en avant.

Il s'adressa au sergent Pomerleau, qui était au volant.

– Moi, j'ai un problème.

– Lequel, monsieur Riopelle ?

(Car les policiers eux-mêmes ne savaient pas que le Domino se cachait sous ce déguisement.)

– Voici un type, le dénommé Laramée, que je viens pour voir... et j'ai l'impression que je suis sur une bonne piste. Mais ça ne répond pas...

– Alors ?

– Alors... je n'ai pas de mandat de perquisition... d'autre part, je ne sais si je devrais y aller de l'avant sans que ça m'arrête...

Le sergent Pomerleau riait.

– Pour ma part, ça ne m'arrêterait pas.

Le Domino regardait le sergent avec un air

spéculateur.

– Je joue gros jeu, sergent. Si mon homme est le bon, il va prendre la mouche... il file, je ne le retrouve plus... Si, par malheur, il n'est pas coupable... mince alors, ce que je prends pour mon rhume.

Le sergent lui donna une petite tape familière sur le genou.

– Autant prendre la chance.

Le Domino réfléchit un moment, puis il fit signe aux policiers de le suivre.

– Venez, on défonce la porte, et on entre.

Et les quatre hommes grimpèrent l'escalier.

En deux minutes, le verrou céda, et le Domino noir entra dans la maison de Denis Laramée.

Le cottage était désert.

Il était apparemment désert depuis quelques jours, car déjà la poussière s'accumulait sur les meubles.

Dans les chambres en haut, rien non plus.

L'une d'elle montrait des signes évidents d'un départ précipité.

Du linge était jeté pêle-mêle sur le lit.

Une garde-robe dont la porte béait offrait un désordre indescriptible.

Le Domino noir, son cigare éteint lui oscillant entre les lèvres, scrutait soigneusement cet indice d'une fuite qui paraissait de mauvais aloi.

Évidemment, ça ne prouvait rien.

Du moins, la preuve n'était qu'une espèce de certitude morale que Denis Laramée avait fui devant quelque chose...

Les conséquences de son acte, peut-être ?

Mais quel acte ?

La mort de Didace Poulin.

Ce fut cet acte même que le Domino se mit en devoir de prouver.

Il institua une fouille systématique de la maison, en commençant par le grenier.

Les quatre hommes se déplacèrent donc, et l'on commença la perquisition minutieuse de

cette maison confortable, assez bien meublée, dont les pièces avaient, dans leur solitude, un relent de tragédie.

Mais ce fut en vain.

Quelques papiers que le Domino mit dans sa poche n'avaient d'importance que pour la poursuite de l'enquête.

Un livre de banque prouvant que Denis Laramée faisait affaire à la Banque Métropolitaine.

D'autres qui prouvaient que Laramée était célibataire et vivait seul avec sa mère.

Des lettres.

L'une en particulier intéressa vivement le Domino noir.

Elle provenait d'une femme qui, apparemment était la sœur mariée de Denis Laramée.

L'estampille postale était datée de Saint-Antonin des Mornes, dans le Nord.

Et quelques phrases pouvaient laisser supposer que ce village était le village natal de Denis

Laramée, et que sa sœur demeurait dans la maison paternelle.

Mais rien autre chose.

Absolument rien autre chose.

Et on visita le grenier, le deuxième étage, le premier étage.

Mais alors qu'on mettait la dernière main à cette fouille systématique, un des détectives qui était parti explorer la cave poussa un cri :

– Venez, vite !... Arrivez !

VI

L'alarme était justifiée.

Amplement justifiée.

Car dans la cave, c'était l'étal de boucher.

Les murs, le plafond, le plancher de ciment, tout était taché, couvert de sang.

Par terre, près de la fournaise, l'orgie encore plus horrible de cheveux humains collés au plancher par le sang coagulé.

Des linges épars, du papier... et le tout recouvert d'une couche de ce sang qui avait dû gicler comme une fontaine.

Et deux chapeaux.

Deux feutres d'homme.

Gris tous les deux.

Et d'excellente marque.

Mais ce n'était pas le point le plus important.

Car dans chacun de ces chapeaux, des initiales : « D. P. » et « A. T »

Didace Poulin !

Anatole Tessier !

Le Domino laissa échapper un sifflement.

Décidément, la piste était bonne.

On se trouvait en face d'indices sérieux pointant vers Denis Laramée.

Le fait de trouver les lieux de l'assassinat dans la cave de Denis Laramée ne constituait pas une preuve évidente, mais on pouvait assez supposer pour que l'arrestation de Laramée comme témoin important devienne nécessaire.

Le Domino examina de nouveau les recoins, et trouva ce qu'il cherchait.

Derrière la fournaise, un bout de corde.

Il réfléchit un instant.

La présence de deux chapeaux, malgré la seule découverte du cadavre de Didace Poulin, indiquait que les deux associés avaient trouvé la mort aux mains de l'assaillant.

La corde ici, servirait à lier l'endroit du crime avec le cadavre de Poulin, de cela le Domino était presque sûr.

Il grimpa l'escalier quatre à quatre.

Un téléphone reposait sur une petite table dans l'entrée.

Le Domino le souleva, et constata avec satisfaction qu'on n'avait pas fait discontinuer le service.

Il signala.

– Théo Belœil, s'il vous plaît, demanda-t-il quand on lui répondit.

Un instant de silence.

Puis la voix de Théo :

– Oui ?

– Ici Valérien Riopelle, Belœil.

La voix de Belœil enregistrait la surprise la plus complète.

– Riopelle ? Connaît pas.

Le Domino riait à belles dents.

– Mais oui, tu me connais. Tu me connais très bien. Tu me connais d’autant plus que j’étais avec toi, dans ton bureau, à midi exactement, aujourd’hui.

Ce fut au tour de Belœil à rire.

– Bon, bon, bon ! Là je te reconnais... Qu’est-ce qu’il y a ?

– Beaucoup de nouveau, je crois que nous tenons une piste plus que sérieuse.

– Non !

– Oui, mon cher. Je t’en reparlerai. Pour l’instant, je veux savoir ceci : as-tu gardé la corde qui attachait les mains de Poulin, lorsque son cadavre a été trouvé ?

– Naturellement.

– Quelle sorte de corde était-ce ?

– Du câble de chanvre, un demi-pouce, jaune pâle...

– Jaune ?

– Couleur filasse, si tu aimes mieux.

– As-tu de la corde qui correspond ?

Le Domino regarda la corde qu'il tenait à la main.

– Je crois que j'ai trouvé quelque chose du genre, oui. Nous comparerons au microscope en temps et lieux.

Puis il termina :

– Il est bien probable que d'ici une heure je serai à ton bureau. Nous pourrons procéder alors à une arrestation.

– Une arrestation ?

– Pas tout à fait une arrestation facile, mais nous mettrons la machinerie en marche pour rechercher un individu... D'ailleurs, je crois savoir où il se cache.

– Bien content, Riopelle... Bien content. Rien autre chose.

– Non, répondit le Domino. Avez-vous des nouvelles d'Anatole Tessier ?

– Non.

– Le cadavre n'a pas encore été trouvé ?

– Le cadavre ? Est-il mort ?

Le Domino eut un soupir :

– Je le jurerais, Belœil. Tessier a subi le même sort que Poulin.

– Ah ?

– J’ai un indice qui me permet de le supposer, en étant presque certain de ne pas me tromper.

Belœil fit des sons d’étonnement...

– En tout cas, continua le Domino, si tu as des nouvelles de ce cadavre, téléphone-moi au bureau de Poulin & Tessier. J’y ai une petite enquête à compléter, et ensuite je descends te voir.

– Entendu...

VII

Le Domino rassembla ses hommes, en posta un à la porte de la maison Laramée, mit les scellés, et s'en fut au bureau de Poulin-Tessier.

Une fois de plus il fut accueilli par le gérant.

– Monsieur Dompierre, je crois que nous sommes sur une piste intéressante, mais il me faudrait d'autres renseignements.

Le gérant, très obséquieux, comme il sied à un gérant d'une telle compagnie, s'empressa de répondre :

– Je suis à votre disposition, monsieur Riopelle, à votre entière disposition.

– C'est au sujet de cette vente de voiture à Denis Laramée.

– Oui ?

– Donnez-moi de plus amples détails.

– Bien, voici. Denis Laramée, un jeune homme, est venu ici la semaine dernière. Il admirait beaucoup nos voitures de démonstration. Il en a commandé une.

– A-t-il payé une avance ?

– Non. Il voulait payer entièrement sur livraison.

– Entièrement ?

– Oui.

– Quel était le prix de vente ?

– Onze mille dollars.

Le Domino tira de sa poche le livre de banque de Laramée.

Il enregistrait les dépôts et retraits des deux mois précédents.

À aucun moment est-ce que Denis Laramée avait eu plus de cinq cents dollars en banque ?

– Vous avez bien dit onze mille dollars ?

– C’est ce que j’ai dit.

– Et il promettait payer comptant sur

livraison ?

– Oui.

Le Domino fit une moue :

– Étrange. Cet homme ne semblait pas avoir le vingtième de cette somme...

Le gérant haussa les épaules.

– Comme c'était une vente au comptant, nous n'avons pris aucune information financière.

– Et l'apparence de Laramée ?

– Un jeune homme, assez bien mis.

– L'air prospère ?

Le gérant se mit à rire :

– Mon cher monsieur, l'air prospère n'a rien à voir avec la prospérité. Le type le plus riche a souvent l'apparence pauvre. Il ne faut pas se fier à ça... Nous le savons mieux que d'autres.

– Alors Laramée avait l'air modérément prospère ?

– Oui.

– Et vous lui avez promis livraison ?

– Certainement. Il n’y avait aucune chance à prendre. Le type payait comptant, alors nous lui avons promis livraison.

– Et monsieur Poulin a livré la voiture ?

– Oui... Mais la voiture devait être livrée la veille, par un employé du bureau. Cependant, nous en avons été empêchés. Laramée a donc téléphoné, et il était tellement désappointé, et il semblait tellement en colère, que monsieur Poulin a décidé de livrer lui-même la voiture le lendemain.

– Je comprends.

– Vous croyez donc que c’est Laramée qui a fait le coup ?

Le Domino hocha la tête.

– Je n’en suis pas certain, mais tout semble indiquer que c’est lui

Le gérant Dompierre eut une quinte de rire formidable... formidable pour un homme de sa réserve et de son chic.

– Mais voyons, monsieur Riopelle, c’est impossible !

– Comment ça, impossible ?

– Connaissez-vous monsieur Poulin et monsieur Tessier ?

– De nom seulement.

– Monsieur Poulin mesure environ six pieds trois pouces, et pèse dans les deux cents livres. Monsieur Tessier, lui, ne pèse que 180 livres, mais il est aussi grand. Ils sont tous deux très jeunes, à peine trente ans, et ce sont des athlètes reconnus.

Le Domino inclina la tête :

– Je sais ça.

– Et Denis Laramée, le connaissez-vous ?

– Non plus.

Denis Laramée mesure environ cinq pieds cinq, et pèse à peine 110 livres. De plus, c'est un anémique, au dos rond, qui ne pourrait soulever la moitié de son propre poids.

Le Domino eut un soupir.

– Non ?

– C'est comme je vous dis. Vous pouvez

soupçonner Laramée, c'est votre droit, mais je suis certain que cet homme n'a pas tué monsieur Poulin seul. Il a certainement eu besoin d'un complice...

Le Domino se mâchait la lèvre, et réfléchissait.

– Vous êtes certain de ça ?

– J'en suis absolument certain.

– Alors, nous allons recommencer au commencement et chercher à ce malingre Laramée, un complice plausible.

Et il prit congé de Dompierre.

L'enthousiasme de Riopelle-Domino était bien tombé.

Voilà que la cause se compliquait, et ce qui avait semblé, de prime abord, une simple investigation avec une piste plus qu'évidente menant vers le meurtrier, prenait la forme d'un rébus.

Pendant un moment, le Domino se demanda même s'il ne faisait pas fausse route en recherchant Laramée.

Mais cette cave-boucherie, les deux chapeaux, la fuite précipitée de Denis Laramée, le piteux compte de banque... tout enfin, pointait vers lui.

Le Domino sortit, et rejoignit les policiers dans la voiture à la porte.

Au sergent Pomerleau il dit :

– Aux quartiers-généraux, voir Belœil. Ça se complique !

VIII

Le plus surpris des hommes fut Belœil.

– Comme ça, mon vieux Domino, lui dit-il dans le calme de son bureau, tu en es déjà rendu là ?

– Oui, et tu peux voir que j’ai raison de vouloir mettre la main au collet de Denis Laramée.

– Parfaitement.

Et le Domino ajouta à l’approbation de Belœil, la douche froide qu’il préparait :

– Seulement, mon gros Théo, il y a ceci : Didace Poulin et Anatole Tessier sont deux énormes gaillards. Tu l’as constaté dans le cas de Poulin, puisque tu lui as vu le cadavre. Tôt Denis Laramée, mon suspect, pèse à peu près cent dix livres, et ne mesure qu’environ cinq pieds cinq pouces...

– Oh, oh ! dit Belœil, c’est moins drôle.

– C’est moins drôle en effet.

Le Domino alluma une cigarette.

– Voilà donc en face de quoi nous sommes.
Toute l’évidence qui pointe vers un suspect.

– Aucun doute là-dessus, constata Belœil, si l’on s’en tient à l’évidence.

– Mais, par ailleurs, l’homme vers qui pointe cette évidence n’aurait pas pu, physiquement, commettre le crime.

– Concédé.

– Alors quoi ? Qui ?

– Un ou deux complices ?

Le Domino se croisa la jambe et se pencha vers Belœil.

– C’est l’avis de Dompierre, mais voici mon raisonnement. Supposons trois hommes...

– Oui.

– Ils délèguent un émissaire qui prétend acheter une voiture.

– Je te suis.

– Cet émissaire, c'est Denis Laramée.

– Bon.

– Ils veulent accaparer par ce moyen une voiture pour commettre quelque vol.

– Oui.

– Bon, Belœil. Deux ou trois hommes ayant décidé de commettre un vol ne prendraient pas ce moyen-là. Ils iraient tout simplement sur la rue un de ces beaux soirs, et ils voleraient une voiture plus ordinaire, moins facile à repérer.

– C'est vrai ça !

– Au lieu de ça, nos hommes s'emparent, en commettant un double meurtre, d'une voiture extrêmement difficile à oublier lorsqu'on l'a vue une fois. Une voiture de très grand luxe, que n'importe qui peut identifier. Et ce n'est pas tout. Supposons que la voiture brise, où peuvent-ils la faire réparer ? À un seul endroit, chez Poulin & Tessier... Non, cette théorie de complices ne tient pas debout.

Belœil eut une idée :

– Si ce n’était pas pour un vol, Domino ?

Le Domino se plissa le front :

– Je n’ai jamais vu trois hommes voler une voiture pour en jouir, et seulement pour ça. Ils l’auraient volée pour accomplir un forfait...

– Et si c’était un ennemi de Poulin, ce Laramée ?

– Poulin serait-il allé lui livrer une voiture ?

– Non, c’est vrai.

– Franchement, Belœil, ce problème est plus compliqué qu’il ne paraît. Notre homme a volé la voiture, pour des raisons que je serais embêté de décrire, et il a tué deux hommes dont l’un seul des deux aurait pu l’abattre d’une gifle.

– Qu’est-ce que tu vas faire ?

Le Domino étendit ses mains sur le bureau.

– Je vais, si c’est possible, arrêter Laramée de mes deux mains que voici. S’il a commis ce crime, l’homme est une brute infâme, un boucher de la pire espèce, et je veux avoir le plaisir de lui passer les menottes pour le mener vers sa juste

punition.

– Sais-tu où le prendre ?

– Je crois que oui. Laisse-moi tes hommes, et je te garantis une arrestation d’ici deux jours au plus.

– Deux jours ?

– Oui, car le bonhomme, je le crois sincèrement, est réfugié à quel que trois cents milles d’ici...

– Avec l’Hispano-Suiza ?

– Avec l’Hispano-Suiza...

– Bonne chance, Domino !

– Merci Belœil.

Le Domino s’attarda encore quelques instants, au laboratoire de la police, pour comparer les deux cordes, celle trouvée sur le cadavre, et celle trouvée dans la cave tragique.

Puis, accompagné des trois policiers de Belœil, il partit vers Saint-Antonin des Mornes, où il était certain de retrouver Denis Laramée, celui qu’il croyait être, en toute certitude,

l'assassin, ou l'un des assassins de Didace Poulin...

... Et d'Anatole Tessier...

Oui, car le cadavre de Tessier fut trouvé, une heure après le départ du Domino pour Saint-Antonin.

Deux égoutiers de service le trouvèrent, flottant dans le canal de l'égout collecteur central de Métropole.

IX

Saint-Antonin des Mornes s'avéra un village encore plus joli que le Domino ne l'avait espéré.

Juché dans les montagnes, le hameau d'une cinquantaine de maisons se dressait au flanc d'un mont escarpé, recouvert de sapins noirs et d'épinettes géantes.

À travers le tapis foncé pointaient, ici et là, un clocher altier, des toits rouges, verts...

Un village propre, enfoui dans les arbres, où l'air était sec, la vue magnifique sur la vallée en bas.

On y accédait par une route en lacet qui escaladait le flanc du mont.

Le Domino dit au sergent Pomerleau, toujours à la conduite :

– Si Denis Laramée avait pris conscience de la beauté de son patelin, il ne se serait pas en allé à

Montréal... et s'il n'était pas allé à Montréal, il serait un homme innocent de tout crime, coulant des jours paisibles ici, dans ce magnifique endroit.

Le sergent soupira.

– Y'a des gens, monsieur Riopelle, qui savent pas ce qui est beau et bon. Pensez-vous que j'aimerais pas mieux mourir ici, tranquille que de m'énerver en ville, à courir après toute sorte de ratatouille ?

On entra dans le village.

Le Domino indiqua au sergent un petit hôtel, non loin de là...

– Et surtout, pas d'identification comme policiers. Si nous voulons appréhender notre homme, la discrétion est nécessaire. Dans un village comme ici, les nouvelles courent vite. Autant se taire, et enquêter discrètement, sans en avoir l'air.

On accéda à la consigne.

Puis la voiture stoppa devant l'hôtel, et les quatre hommes descendirent.

Une fois encore, avant d'entrer dans l'hôtel, le Domino aspira une énorme bouffée du bon air sec des montagnes.

Et il se murmura entre les dents :

– Satanés chanceux, les gens d'ici... Et dire qu'ils ne le savent pas.

Puis il entra dans l'hôtel, à la suite de ses hommes.

– Servez-vous des repas, ici ?

Le voyage n'avait pas été si long que le Domino le croyait.

Saint-Antonin des Mornes n'était qu'à cent milles de Métropole, et en partant vers cinq heures, les policiers et le Domino étaient arrivés à sept heures et demie...

Un commis rondouillet, tout aussi rondouillet que l'était le Domino dans son déguisement, les accueillit.

– Nous n'avons pas l'habitude, mais si vous aimez un souper froid, viandes fumées, etc, nous pouvons vous en servir.

Le Domino consulta rapidement ses compagnons du regard, et répondit :

– Ça marche, nous avons une faim de loup, et même un souper froid nous satisfera.

Le commis s'affaira vers la cuisine, pendant que les voyageurs s'installaient dans la salle d'attente.

On fuma tranquillement, pendant que le Domino, avide de bien repérer, était allé sur la grande véranda, d'où il pouvait voir tout le village.

Une demi-heure plus tard, la table était servie, et le commis revenait avertir les patients affamés que le souper était prêt.

On mangea quelque temps en silence.

Au début, le Domino avait sorti de sa poche la lettre trouvée dans la maison de Denis Laramée.

Cette lettre datée de Saint-Antonin des Mornes et apparemment signée par la sœur de Denis Laramée, si l'on pouvait juger par le ton des phrases et certaines affirmations...

« Madame André Robidoux. »

Le Domino se promet d'aller faire une promenade avant la brunante.

Tout à coup Laramée aurait laissé l'Hispano-Suiza à la vue.

La voiture, qu'elle soit noire ou vert pâle, serait très facile à reconnaître.

Qui ne reconnaîtrait pas une Hispano ?

Mais le hasard voulut que le Domino n'ait pas besoin de faire tant de démarches.

La table où il était assis avec les policiers était devant la porte de la salle à manger ouvrant sur la salle d'attente.

Et comme on était au dessert, un jeune homme entra, et appela le commis d'une voix impatiente.

– Je veux de cigares, en avez-vous ?

– Certainement, monsieur Laramée.

Si le Domino bondit de surprise, il ne le laissa pas voir.

Son visage demeurait impassible en examinant Laramée.

Celui-ci, à la mention de son nom, avait eu un

regard inquiet en direction des quatre étrangers qu'il voyait manger dans la dînette.

Mais le visage indifférent du Domino, l'air absolument innocent des autres policiers le rassurèrent, car il se confia à la tâche de choisir six cigares, d'en attendre l'emballage, et de les payer.

Il n'était pas sitôt sorti que le Domino, suivi de ses hommes, se précipitait vers la fenêtre de la salle d'attente.

Aucun doute possible, c'était Denis Laramée.

Il était sorti, et il montait dans une magnifique Hispano bleue.

– Venez, dit le Domino, notre homme s'en va, il faut le suivre.

Il jeta un billet de banque au commis, et lui déclara :

– Je ne sais pas si nous reviendrons ou non. Prenez ça, et gardez la monnaie.

Et ils sortirent pêle-mêle, courant vers leur automobile stationnée.

L'Hispano disparaissait à l'autre bout du village.

En deux temps, leur voiture avait le nez dans la bonne direction, et le sergent Pomerleau, les lèvres serrées, lançait le lourd Cadillac de la police à la poursuite de Denis Laramée, criminel et boucher.

X

Arrivés à l'autre bout du village, l'Hispano n'était plus là, mais à tout hasard, le sergent ne ralentit pas son allure, et continua sur le chemin.

Il fut bien inspiré, car au bout de deux milles à cette folle allure, les policiers aperçurent l'Hispano qui filait rapidement, devant eux, avec une avance d'environ un mille.

– Je me demande, réfléchit tout haut le Domino, s'il se doute que nous sommes à sa poursuite.

Mais le gain rapide de la voiture des policiers sur la voiture européenne prouvait que Laramée, ne se sentant aucunement poursuivi, filait à cette allure simplement par plaisir de conduire une puissante automobile.

Mais, tout à coup, il dut se rendre compte que la voiture derrière lui était la même qu'il avait

vue parquée devant l'hôtel...

Ou peut-être ne fut-ce là qu'une seule intuition de sa part...

Mais, quoi qu'il en soit, il poussa les gaz, et l'Hispano bondit littéralement, lancée à une vitesse folle.

On eut pu dire si les policiers avaient été montés dans une voiture ordinaire, que la lutte serait inégalé, mais la Cadillac était en bonne ordre, et bénéficiait, tout comme l'Hispano, de la puissance engendrée par seize cylindres en V.

La course devint donc une bataille de géants.

À travers monts et vaux...

Côtes qu'on escaladait comme un bolide, que l'on descend à l'allure vertigineuse d'un avion en plongée.

Courbes qui font lancer une longue plainte angoissée par les pneus.

Courbes où l'on ne sait plus si la voiture ne se déchirera pas en deux sous l'effort.

Le sergent Pomerleau, excellent chauffeur, ne

perdait pas la route des yeux un instant, et le Domino, pâle et résolu, avait fait son sacrifice.

Ce n'était pas le temps de discuter.

Il fallait agir.

Et on agissait.

La course ne dura pas longtemps.

Cinq milles tout au plus.

Denis Laramée n'était pas de taille. Sa voiture était excellente, mais la longue expérience du sergent Pomerleau, et l'absence de toute nervosité firent qu'au bout de cinq milles, l'Hispano était à deux cents pieds à peine de la Cadillac...

Un des policiers, penché au dehors, par la portière, se rentra la tête, et demanda au Domino :

– Qu'est-ce qu'on fait, monsieur Riopelle, est-ce qu'on tire ?

Le Domino se plissa le front un instant.

Il aurait bien voulu mettre la main sur Laramée vivant.

Il aurait pu continuer la poursuite, sachant bien que Laramée devrait arrêter un jour.

Mais les facteurs contre les policiers devenaient trop indécis.

Le Cadillac n'avait de gazoline que ce qui lui restait après le voyage pour venir à Saint-Augustin, et cette course à quatre-vingts à l'heure, grande dépensière du précieux fluide.

Et l'Hispano, combien lui en restait-il ?

Le risque était trop grand.

Le Domino fit un geste résigné.

– Tant pis, tirons, on verra bien ensuite ce que ça va donner.

Un coup de feu retentit aussitôt.

Puis un autre, un autre, et un autre encore.

L'Hispano, touchée à un pneu fit une longue et tragique embardée, dansa sur le remblai, revint sur la route, complètement hors de contrôle, et finalement alla s'écraser sur un arbre.

Le sergent Pomerleau avait stoppé, et les quatre policiers se regardèrent un instant avant de

débarquer.

L'état de l'Hispano-Suiza leur donnait une bonne idée de ce qu'ils allaient trouver dedans.

Denis Laramée ne commettrait plus jamais de crime.

Cela, c'était certain.

Ils descendirent, et s'avancèrent lentement vers la voiture horriblement démolie.

Derrière le volant, Denis Laramée.

Le Domino se pencha sur lui, eut une exclamation, et se releva...

– Ça parle au diable, venez voir ça !

Le suspect était absolument intact.

Il était inconscient, mais une bosse sur le front en disait la cause.

À part ça, pas de sang, aucune blessure apparente.

Le Domino lui remua bras et jambes, rien de cassé.

Ils tirèrent Laramée de sa position précaire et

se rendirent compte que par un de ces hasards assez fréquents, la voiture était démolie, soit, mais toute la région environnant le volant était intacte, et n'avait aucunement souffert.

Ce qui expliquait que Denis Laramée soit sorti indemne de cet écrasement à quatre-vingts à l'heure.

Inconscient, il fut transporté dans la voiture de la police, et on revint en vitesse au village de Saint-Augustin, pour alerter la police provinciale de la route.

Ce ne fut que rendu au village que Laramée se réveilla.

– Où suis-je ? Qui êtes-vous ?

Le Domino le regarda longuement.

L'allure frêle de ce bonhomme était de plus en plus un mystère.

Car s'il avait réussi à tuer Didace Poulin, il avait réussi un tour de force.

XI

Au village, à l'hôtel, le Domino expliqua à Denis Laramée pourquoi il était entre les mains de la police.

– Comprenons-nous bien, monsieur Laramée. Vous n'êtes pas tenu de répondre à mes questions. Vous pouvez le faire devant votre avocat, et sur ses conseils. Mais afin de clarifier votre position, vous pouvez, dès ce moment, nous donner des détails qui pourraient vous disculper.

Laramée inclina la tête.

– Je comprends.

– Vous êtes soupçonné du meurtre de Didace Poulin, et peut-être aussi de celui d'Anatole Tessier.

– Je ne les ai pas tués.

– Saviez-vous qu'ils étaient morts ?

– Non.

– Vous êtes le dernier homme à les avoir vus vivants, de ce que nous savons.

– Ça ne prouve rien.

Le Domino fit une pause appréciable, puis lança sa flèche de Parthe.

– Et dans votre cave, dans la cave de votre maison, à Montréal, nous avons trouvé la preuve évidente que Didace Poulin a été assassiné là.

À ces mots, Laramée pâlit visiblement.

Mais il se reprit et répondit d'une voix ferme :

– Je ne sais pas du tout ce que vous voulez dire. Quelqu'un me joue un mauvais tour. On veut faire passer que j'ai tué ces hommes.

Il se mit à rire.

– Voyons, comment aurais-je pu tuer deux gaillards comme ceux-là, moi ?

Le Domino avait bien pensé à ça, et déjà il était porté à croire que Laramée disait vrai.

D'ailleurs, il y avait un tel air de sincérité sur le visage de Laramée, que le Domino hésita...

Les yeux noirs de Laramée le perçaient.

Il sentait que cet homme n'était pas coupable, n'avait jamais pu tuer les deux hommes...

Le Domino noir secoua la tête.

La fatigue du jour se faisait sentir.

Il s'endormait.

Mais il se raidit contre la lassitude, et continua son interrogatoire, essayant de prendre Laramée à son propre piège.

– Vous avez acheté cette voiture de Poulin & Tessier ?

– L'Hispano-Suiza ?

– Oui.

– Oui, je l'ai achetée d'eux.

– Vous l'avez payée comptant ?

– Oui.

– Nous avons mis la main sur un livre de banque, vous n'avez jamais eu plus de cinq cents dollars à la banque... Comment auriez-vous pu payer onze mille dollars du coup ?

– J'ai payé à l'aide d'Obligations de la

Victoire.

– Où les avez-vous prises ?

– Un héritage reçu le mois dernier.

– Vous avez tout dépensé votre héritage ?

– Oui.

– Drôle de façon. Que faites-vous de votre métier ?

– Je suis barbier.

– Un barbier qui roule dans une voiture de onze mille dollars, ça ne vous semble pas un peu ridicule.

– Je voulais cette voiture.

– La vouliez-vous assez pour tuer les deux propriétaires ?

Laramée cria :

– Je ne les ai pas tués.

– Bon. Nous en reparlerons. Et pourquoi vous êtes-vous enfui quand vous vous êtes senti poursuivi ?

Laramée sourit.

– On voit bien que vous ne savez pas ce que c'est que de conduire une seize cylindres. J'ai cru que vous vouliez courser avec moi, et j'ai joué le jeu.

– Un jeu dangereux, dans ce chemin-là.

Laramée haussa les épaules.

– J'aime le danger.

– Assez pour vous attaquer à un homme deux fois plus fort que vous.

Laramée continua à sourire.

– Je ne sais où vous voulez en venir avec vos tactiques, mais vous faites carrément fausse route.

– Oui. Car je pourrais, si je le voulais, vous dire qui a tué Poulin et Tessier, dans ma cave. Je l'ai découvert, mais il s'est sauvé, alors je l'ai poursuivi. Voilà pourquoi j'étais ici. Je l'avais reconnu, et il savait, alors je me suis mis à sa poursuite, et cela m'a conduit ici.

– Qui est-ce ?

– Un jeune homme du village qui était venu

me voir à Métropole, et il a rencontré les deux vendeurs d'automobiles avec moi. C'est là qu'il a dû décider de les tuer. Et il a profité du temps que j'étais sorti, ayant oublié que Poulin viendrait me livrer ma voiture, pour préparer son embuscade, et le tuer. Si Tessier était avec lui il a dû le tuer aussi. Je suis revenu, l'Hispano était à la porte, et je suis descendu à la cave. C'est là que j'ai surpris mon homme. Il s'est sauvé, je l'ai poursuivi, et me voici.

L'histoire était plausible.

Le Domino lui demanda de nouveau :

– Qui était-ce ?

Depuis quelques instants, Laramée regardait fixement le commis de l'hôtel.

– C'est lui, le commis, Antonio Pessari, un Italien que j'ai placé ici.

Les policiers bondirent sur Pessari.

Il avait écouté le récit de la Laramée d'un air morne, les yeux fixés sur ceux du jeune homme.

Le Domino lui demanda :

– Est-ce vrai, ce que raconte Laramée ?

Pessari, plus plausible comme suspect, à cause de sa taille, répondit d'une voix sans inflexion :

– C'est vrai.

– Vous avez tué Poulin et Tessier ?

– Qui.

– Quand ?

Laramée répondit pour lui :

– Avant-hier, n'est-ce pas ? Vers dix heures le matin ?

Pessari inclina la tête.

– Oui.

Le Domino regardait cet homme, venu de nulle part, jusqu'alors complètement en dehors de toute l'affaire, qui avouait le crime avec pas même un bris dans la voix.

« Mais que se passe-t-il donc, se demanda le Domino, que se passe-t-il ? »

Il dit aux policiers :

– Gardez-moi ces deux hommes bien

précieusement.

Puis il demanda à Pessari :

– Où est ton patron, le propriétaire de l’hôtel ?

Pessari eut un geste vague :

– À la cuisine, dit-il.

Le Domino s’y dirigea rapidement.

Le patron, un grand type maigre, âgé d’un cinquantaine d’années, prenait une collation placidement.

– Oui monsieur ? Excusez-moi de ne pas être en avant, mais je prends une collation avant de remplacer mon commis qui quitte à dix heures.

Il était neuf heures et demie.

Le Domino s’assit familièrement au coin de la table.

Il s’identifia.

– Valérien Riopelle, de la police de Métropole. Nous étions à la recherche de Denis Laramée.

– Ah, oui, le frère de Corinne Robidoux... Ouais, ouais, ouais ! Puis ?

– Il se produit une petite complication. Pourriez-vous me dire où était votre commis avant-hier matin, vers dix heures ?

– Pessari, mon commis ? Mais certainement, il était derrière le comptoir comme d’habitude.

– Vous en êtes certain ?

– Absolument, ça fait trois jours qu’on fait l’inventaire de stocks de cigarettes et de boisson. On fait ça ensemble... Où voudriez-vous qu’il soit ailleurs qu’ici...

La commutation mentale était facile.

Le Domino continua :

– Et il n’a eu aucun congé dans ces derniers jours ?

– Absolument aucun. Il commence à sept heures le matin, et il finit à dix heures le soir.

– Et vous, vous êtes toujours ici ?

– Mais oui.

L’hôtelier demanda d’un ton agressif :

– Dites-moi donc pourquoi vous me demandez tout ça ?

Le Domino eut un geste rassurant.

– Vous en faites pas, c’est pas grave. Histoire de vérifier les affirmations de Laramée.

Il quitta la cuisine et revint à l’avant de l’hôtel.

Laramée, assis confortablement, fumait une cigarette, avec un demi-sourire qui lui jouait sur les lèvres.

En face de lui, Pessari, le commis, était toujours assis dans sa pose et découragé.

Et brusquement, le Domino comprit :

– Laramée !

Il accourut vers le suspect.

Se tournant vers les policiers, il leur ordonna :

– Amenez Pessari dans l’autre pièce.

Puis il fit face à Laramée.

– Mon vieux, t’as des trucs, mais ils ne valent pas grand-chose, parce que, foncièrement, tu n’es pas intelligent. Ton crime, tu aurais pu le commettre très bien, et ne laisser que très peu de traces. Il a fallu que tu laisses, chez vous, la preuve irréfutable que le crime a été commis là.

Et je suis certain que nous trouverons d'autres preuves dans la maison. Je te croyais intelligent, tu ne l'es pas. Alors nous trouverons d'autres preuves, des oublis... Mais la plus grande erreur que tu as commise, c'est de me donner exactement la méthode par laquelle tu as tué Poulin, et la preuve que c'est plus que possible... À nous deux, Laramée, ton sort est réglé d'avance.

XII

Le voyage fut accompli en temps record.

Le Domino noir avait hâte de retrouver Belœil et de lui confier la garde de Laramée.

Le Domino ne se sentait réellement pas sûr en face de ce bonhomme.

Malgré sa petite taille, cet homme était réellement dangereux.

Et tout au long du voyage, le Domino se garda bien d'entretenir une conversation avec son prisonnier.

Il s'assit en avant, à côté du chauffeur, et regarda fixement la route.

Il avait donné des instructions spéciales à ses hommes, et ceux-ci, assis à l'arrière de la voiture, encadraient Laramée sans cependant lui adresser la parole.

Deux heures plus tard, après une descente

vertigineuse du pays des montagnes aux plaines de Métropole, la voiture arrivait en ville, et le Domino amenait son prisonnier aux quartiers-généraux.

Il avait téléphoné à Théo Belœil.

– Je t’amène ton homme. Sois à ton bureau, même s’il est deux heures du matin.

Belœil y était.

Assis derrière son pupitre, il sommeillait doucement dans sa chaise.

Le Domino poussa Laramée dans le bureau, fit signe au sergent de stationner à la porte, dans le corridor, et réveilla Belœil.

– Théo, nous voici.

Réveillé en sursaut, Belœil mit quelques secondes à réaliser qui était entré.

Puis son esprit fut lucide.

– Bon, vous voilà ?

– Oui, nous voilà, et tenons l’oiseau.

Belœil regarda curieusement Laramée.

Denis Laramée regardait aussi Belœil.

Brusquement, le Domino se pencha, et prenant le menton de Belœil dans sa main, il lui détourna le visage.

– Tu verras tout à l’heure pourquoi j’ai fait ça.

Il alluma une cigarette.

– Voici donc ma preuve contre ce bonhomme. Tu vas voir comme elle est complète.

Il s’installa dans une chaise.

– De votre côté, vous pouvez faire des relevés, voir si les empreintes y sont. J’ai idée qu’elles abondent, car le type est absolument sans aucune intelligence. Il laisse une trace vingt pieds de large derrière lui.

« Pour ma part, voici ce que je sais :

« Je sais que Didace Poulin, accompagné de Tessier, s’est rendu, avant-hier matin, voir Denis Laramée, chez lui.

« Je puis prouver ceci par le fait que quelques jours auparavant, Denis Laramée s’est rendu aux salles de montre de Poulin & Tessier, et a

commandé, pour achat direct, une Hispano-Suiza de onze mille dollars.

« Donc Poulin et Tessier se sont donc rendus voir notre homme chez lui, pour compléter la transaction.

« Je ne savais alors comment il avait pu se prendre pour tuer ces deux costauds, mais je le sais maintenant.

« Je te l'expliquerai plus tard.

« Grâce à ce moyen, Poulin a été attiré dans la cave, où Laramée l'a assommé. Puis il a fait descendre Tessier, et celui-ci a subi le même sort.

Belœil interrompit le Domino :

– Mais comment s'est-il pris pour ça ?

– C'est justement ce que je te dis, Belœil, j'y viendrai dans quelques instants.

« Pour le moment, c'est ma preuve.

« Deux facteurs importants. La fuite de Laramée en se voyant poursuivi, et finalement, un truc assez grossier, par lequel il a essayé de me jeter de la poudre aux yeux. Sans compter que

nous le trouvons, mystérieusement disparu de Métropole, et en possession de l'Hispano qui lui avait été livré. Prouvant qu'il a effectivement rencontré les deux victimes ce matin-là. D'autre part, ce type n'a pas le sou. Je mets deux avec deux, et si vous ajoutez les empreintes que vous trouverez certainement, tant sur les deux hommes que dans la cave, où se trouvent encore certainement les armes du crime, vous aurez votre preuve.

Belœil tambourinait sur la table, impatient.

– Je veux savoir comment il a fait pour attirer Poulin dans la cave, et Tessier ensuite ?

Le Domino se mit à rire.

– Tu es impatient, hein Belœil ?

– Certainement, pourquoi pas ?

– Voici donc...

– Il est temps !...

– Notre ami Laramée pratique l'hypnotisme.

Laramée cria :

– Ce n'est pas vrai !

– Je puis le prouver, dit le Domino.

Laramée ricana :

– Oui ? Alors prouvez-le.

– Certainement. Vous avez essayé d'hypnotiser le jeune commis de l'hôtel, et de lui faire avouer un crime qu'il n'avait pas commis.

– Est-ce qu'il l'a avoué ? demanda Belœil.

– Oui. Mais Laramée avait oublié une chose.

– Laquelle ?

– Je pouvais facilement vérifier la présence de Pessari, le commis, le matin du crime, à l'hôtel où il travaille.

– Il était là ?

– Oui. Son patron peut le jurer.

– D'autres aussi, probablement ?

– Probablement. Mais cela n'a pas d'importance. Quelques minutes auparavant, Laramée avait essayé de m'hypnotiser. Je me suis senti tout endormi, et j'avais l'impression qu'il n'était pas coupable.

« Je me suis ressaisi avant qu'il ne soit trop tard.

« Puis, Laramée a essayé ses talents sur Pessari, et il a réussi...

« En constatant ça, j'ai tout de suite découvert de quelle façon il avait attiré Poulin et Tessier dans la cave.

– Il les a hypnotisés ! s'écria Belœil.

– Oui.

– Mais ça ne tient pas debout.

Le Domino sourit :

– Certainement que ça tient debout. Les hommes de la force et de la taille de Poulin et Tessier sont faciles à hypnotiser.

« Leur taille même les rend facilement vulnérables.

« Je me suis souvenu de ça, et j'ai mis deux avec deux.

« Voici ton homme, voici ta cause.

Belœil se leva, fit signe au Domino.

Celui-ci entrouvrit la porte et appela le sergent Pomerleau.

– Coffre-moi ça, ce bonhomme-là, je lui parlerai demain matin.

Et il se tourna vers le Domino :

– Je te dois une boîte de cigares.

– Comment ça ?

– Quand je t’ai demandé de prendre cette cause, je me suis dit que si tu en trouvais la solution sans que je sois dérangé dans mon travail courant, je te paierais une boîte de cigares.

– Ah, oui ?

– Oui, alors demain, attends-toi d’en recevoir une.

– Je te remercie beaucoup, Belœil, mais franchement, je n’ai eu aucune difficulté !

– Non ?

– Non. Laramée n’était pas intelligent. Il n’a pas su comment commettre son crime.

– La piste était facile ?

– Extrêmement facile. La seule chose embêtante restait : les tailles disparates. Lui si petit, et ses victimes si grandes et solides. Mais, tu vois, je lui ai trouvé la solution bien rapidement.

Belœil riait.

– Je pensais ce soir, en voyant ton meurtrier gros comme une épingle, à mon histoire sainte apprise à l'école...

– Comment ça ?

– Tu ne te souviens pas ?

– Non.

– David abattant le géant Goliath d'un coup bien visé de sa petite fronde... Laramée abattant Poulin hypnotisé, Tessier endormi... David et Goliath !

Cet ouvrage est le 699^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.